EXPOSITION UNIVERSELLE

PARIS 1900

LA GUERRE FUTURE

Que sera-t-elle ?

RÉSUMÉ ET CONCLUSIONS

DES TABLEAUX EXPOSÉS

PAR

JEAN DE BLOCH

(Palais des Congrès, Section Suisse)

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/laguerrefuturequ00bloc

LA GUERRE FUTURE

Que sera-t-elle ?

Le philosophe bien connu Delthen, dans un mémoire présenté à l'Académie de Berlin, vient de dire, avec raison, que les haines et convoitises internationales sont aujourd'hui bien plus vives et bien plus profondes qu'au temps des guerres de religion.

Mais, à l'intérieur de chaque pays, l'état d'esprit n'est pas meilleur. Malgré l'accroissement immense du bien-être et de la sécurité parmi les masses, le nombre des mécontents est fort considérable et les désordres fort à craindre. Cet état de choses est le résultat surtout des dépenses exagérées que les États font pour les armements, qui semblent être leur unique préoccupation.

Les masses disent avec raison, qu'en agissant ainsi les États absorbent les ressources nécessaires au développement de la production dans des préparatifs de guerre à la fois dangereux et inutiles.

Ces armements ont, en outre, pour effet d'établir le protectionnisme à outrance, de maintenir et d'exciter les persécutions dirigées par les nationalités plus puissantes contre les nationalités plus faibles, toujours sous le prétexte, cher aux militaristes de tous les pays, qu'il faut, en extirpant les éléments hétérogènes, rendre homogènes les peuples.

Qu'une diminution des sommes consacrées à préparer la guerre en temps de paix, sinon la suppression définitive de ce gaspillage de forces économiques qui devraient plutôt se transformer en instruments de progrès, marquerait dans l'histoire de l'humanité une ère de prospérité sans exemple : c'est ce que tout économiste reconnaîtra. Mais est-il possible d'arriver à ce résultat ? Il y aurait excès de pessimisme à affirmer catégoriquement que non, puisque le plus puissant monarque de la terre, en convoquant la conférence de La Haye, a dit : « La course aux armements est injuste et absurde. »

Comme conséquence de la réunion de la conférence de La Haye, l'arbitrage, la médiation, les bons offices ont acquis officiellement droit de cité dans

le droit international, mais comme néanmoins chaque question litigieuse peut prendre subitement une importance exagérée et que les armements augmentent sans cesse, on a toujours à craindre que dans un avenir prochain une guerre ne vienne à éclater : et cela d'autant plus que les discussions de la Conférence de La Haye donnent nettement l'impression que ceux qui en dernier lieu décident de la paix et de la guerre ne se rendent nullement compte, non seulement que la guerre serait effroyablement désastreuse pour les vainqueurs et les vaincus, et ferait naître les plus terribles bouleversements sociaux, mais qu'elle ne peut plus résoudre d'une manière définitive les différends entre grandes nations.

Pour exercer une action utile et efficace qui puisse modifier cette situation, ce qu'il faut, c'est renseigner l'opinion publique, c'est montrer à ceux dont les intérêts sont le plus en jeu ce que serait une guerre, étant donnée la dépendance économique mutuelle des peuples.

Dans l'état actuel de la question, il est injuste que l'appréciation en soit abandonnée uniquement aux chancelleries. Au moment où la voix du plus puissant monarque de la terre condamne la course aux armements comme *injuste et absurde,* il serait temps de faire sortir la discussion du terrain de la tactique militaire, exclusivement étudiée à la conférence de la Haye, pour la faire passer sur celui d'autres études non moins importantes : et, notamment, il faudrait examiner si l'appareil militaire n'est pas devenu tel qu'il arrêterait le fonctionnement de l'organisme social tout entier, qu'il ne peut plus, par conséquent, servir à régler les différends internationaux. « Rien d'aussi brutal que les chiffres, et sans budget point de salut », a dit Napoléon à Sainte-Hélène en commentant la raison de ses défaites.

Le moment est on ne peut plus opportun pour appliquer la méthode des chiffres, employée dans toutes les sciences d'investigation. Différentes raisons ont contribué à empêcher les économistes, les publicistes et même les militaires d'être écoutés lorsqu'ils élevaient la voix contre la guerre. Aujourd'hui, il en est autrement, et il est probable que leur action aurait une grande influence. Pour s'en assurer, il faut, avant tout, se rendre exactement compte combien la situation est aujourd'hui différente de ce qu'elle était autrefois.

Et d'abord, il est nécessaire de faire remarquer que les perturbations économiques et sociales causées par une guerre moderne n'ont pas encore été étudiées à fond dans leur ensemble par les économistes. Quand on examine superficiellement la question, on serait tenté de leur en faire un reproche. Mais en réalité ils ne pouvaient guère agir autrement. Les économistes comprenaient toute la gravité des phénomènes produits par l'industrialisation moderne ; ils se rendaient bien compte que de jour en jour les relations internationales se resserraient, devenaient plus intimes, la solidarité entre nations plus étroite ; ils savaient parfaitement que la guerre diminuerait fortement la production agricole ; que la baisse des valeurs et l'interruption des communications extérieures ferait cesser le travail dans les usines et paralyserait le commerce ; qu'il en résulterait en même temps un renchérissement des produits servant à l'alimentation de plus en plus grand, et finalement la famine.

Mais l'étendue de ces calamités dépendait évidemment de la durée de la guerre : or, les économistes, pour calculer cette durée, n'ont pas tous les éléments de jugement nécessaires. Les militaires tenaient secret tout ce qui touchait à la guerre, et les observations des économistes n'étaient jamais prises en considération par eux. Il leur paraissait inadmissible que des civils pussent se former une idée exacte de la guerre. Mais pour les militaires eux-mêmes l'art de la guerre est devenu si extraordinairement compliqué qu'ils ont été obligés de se spécialiser; et cette spécialisation a eu pour effet, non seulement de rendre possibles de si grands progrès techniques qu'une guerre entre grandes puissances ne peut plus aujourd'hui résoudre les difficultés internationales, mais aussi de jeter dans le domaine commun beaucoup de données précises sur l'art militaire. Car, comme chacun publiait des données se rapportant à sa spécialité, sans penser aux conséquences de cette vulgarisation, ni aux conclusions que d'autres pourraient en tirer, on a pu se rendre compte de l'ensemble des phénomènes d'ordre technique qui marqueront la guerre future. Et d'ailleurs, peu à peu, parmi les militaires mêmes il s'est trouvé des hommes, d'esprit supérieur, de grand courage civique, qui se sont rendu compte de tous les changements survenus dans l'art militaire et qui ont eu l'immense mérite d'affirmer hautement leurs convictions sur la durée probable et les effets de la guerre future.

Mais, malgré l'autorité que donnaient à leurs opinions les hautes situations militaires qu'occupent plusieurs d'entre eux, leurs paroles, comme on l'a vu à la conférence de la Haye, n'ont produit aucun effet. Les discussions n'ont pas même effleuré un seul point essentiel, et la raison de cette omission est simple. C'est que la grande majorité des militaires reste attachée à la routine, ne se souciant guère, ou plutôt n'ayant pas les moyens d'établir la comparaison du présent avec le passé, et demeure étrangère aux questions économiques qui touchent à la guerre. Les diplomates et les chefs de partis politiques n'ont pas le temps de s'occuper de ces questions. Il en est de même des hommes d'État en fonctions et des gouvernants eux-mêmes, auxquels il appartient de prononcer en dernier ressort sur les questions de paix ou de guerre. Absorbés qu'ils sont par leurs devoirs immédiats, bien peu d'entre eux s'élèvent à une hauteur de vues suffisante pour embrasser tous les dangers de l'avenir. Mais aujourd'hui la situation a changé jusqu'à un certain point. La guerre du Transvaal a entièrement confirmé les affirmations de cette minorité militaire. M. Brodrick, sous-secrétaire de la guerre en Angleterre, a dit : « La guerre sud-africaine amènera la consolidation de la paix européenne, car elle aura prouvé que des troupes se tenant sur la défensive et armées d'engins modernes peuvent résister longtemps à des adversaires beaucoup plus nombreux et leur infliger des pertes écrasantes. » Que dans ces conditions des enquêtes s'imposent, c'est ce que chacun admettra facilement; mais, sans le concours de l'opinion publique, il sera impossible d'en obtenir. On ne peut absolument pas compter, sous ce rapport, sur la bonne volonté des chancelleries.

Pour aider à propager des idées exactes sur la nature de la guerre future, j'ai essayé, dans un ouvrage en six volumes intitulé *la Guerre*, d'élucider les

questions suivantes : Étant donnés les moyens de combat actuel, quel est le caractère que présentera la guerre future ? Quelles sont les différences essentielles, par rapport au passé, survenues dans les principaux facteurs de la guerre, à savoir : le nombre et la composition des troupes et navires et leurs armements, les moyens de les mobiliser, les conditions de ravitaillement, les difficultés des attaques, l'impossibilité, grâce à l'emploi de la poudre sans fumée, de reconnaître la position de l'ennemi ; enfin, quelles sont les majorations de pertes qui seraient dues à l'emploi des armes actuelles, à la facilité d'élever rapidement des abris fortifiés et à l'impossibilité de soigner les blessés et d'éviter les épidémies ?

Si l'on prend en considération les opinions émises par des sommités militaires, telles que le maréchal de Moltke, le général von der Goltz, le général von Leer, qui s'accordent à prédire à la prochaine guerre une durée d'au moins deux années, sera-t-il possible, avec des armées comptant des millions d'hommes, de trancher un conflit par les armes ?

Toutes les forces financières et économiques, necessaires à l'entretien des armées, ne seront-elles pas épuisées, chez les deux belligérants, avant que l'un ou l'autre ait succombé ?

Si l'on considère — et les autorités militaires sont unanimes à l'affirmer — que chaque rencontre, pour employer les paroles du général von der Goltz, représente le sphinx détenteur d'une énigme non encore résolue, sera-t-il possible de trouver des chefs capables, dans cette véritable bataille des nations, de diriger les armées ?

Ces immenses armées modernes pourront-elles, ou voudront-elles, supporter les effets formidables des nouvelles armes, et les longs arrêts, avec leurs conséquences funestes, devant les travaux de fortifications de campagne et les forteresses, pendant que leurs familles resteront sans pain, et seront forcément exposées à la plus épouvantable misère ?

Mais l'étude d'un ouvrage aussi volumineux est difficile. L'Exposition universelle de Paris fournit en ce moment une occasion extrêmement favorable de populariser toutes les données relatives au caractère et aux effets d'une guerre future, par l'application de la méthode figurative, ce qui pourrait grandement facilifer cette tâche et contribuer puissamment à faire entreprendre des enquêtes.

Pour rendre plus facile la compréhension de toutes ces questions, je me suis donc décidé à résumer le contenu de mon ouvrage en trente-deux tableaux que j'ai exposés en partie dans le groupe III (Enseignement) et en entier dans le Palais des Congrès (section Suisse).

Au-dessus de chaque groupe de faits appelés à représenter tel mode d'action ou telle influence, sont placés, en guise de légendes ou sous forme d'aphorismes, de courts fragments empruntés aux écrivains militaires et aux économistes les plus autorisés.

De cette manière, la vérification et le développement des données réunies par moi deviennent bien plus faciles. Je me permettrai de donner ici un court aperçu du contenu de ces tableaux.

MÉCANISME DE LA GUERRE

Pour montrer que la guerre future ne ressemblera presque en rien aux luttes même les plus récentes, j'ai tâché de représenter les principaux facteurs de la guerre : la composition des troupes, leur armement, la possibilité d'élever rapidement des abris fortifiés, l'impossibilité, avec la poudre sans fumée, de reconnaître la position de l'ennemi, enfin la difficulté des attaques, qui contraindront les adversaires, soucieux d'éviter les pertes énormes qu'entraînerait la lutte face à face avec les armes actuelles, à adopter une tactique qui évitera les combats par trop meurtriers, mais par là même fera traîner la guerre en longueur.

Puis j'ai réuni toutes les données qui démontrent, d'une part, que les forces militaires des grandes puissances étant aujourd'hui sensiblement égales, comme nombre, armement et instruction, l'obtention de résultats susceptibles de contraindre l'un ou l'autre des belligérants à accepter une paix désavantageuse devient, dans ces conditions, impossible; et, d'autre part, à quel point l'approvisionnement régulier de l'armée en vivres et en munitions de guerre constituera un problème difficile à résoudre.

Le détail de la répartition des troupes dans le pays et leur cantonnement expose ces difficultés dont les conséquences seront que les pertes en hommes seront immenses, non par suite des combats qu'on sera forcé d'éviter, mais du fait de la famine et des maladies.

POUDRES ET FUSILS

Un de ces tableaux représente d'abord les effets de la poudre et des explosifs nouveaux qui ont produit une révolution plus profonde que celle due à la première invention de la poudre. Néanmoins, le général Wille dit : « Pour les

nouveaux explosifs, nous sommes où en était le premier inventeur, le moine Berthold Schwartz, quand il se brûla le nez en faisant des expériences avec du soufre, du salpêtre et du charbon. »

Un grand nombre de chimistes ont annoncé des explosifs nouveaux d'une telle puissance que tout groupement de troupes en rase campagne devient presque impossible et que tous les préparatifs actuels, en vue de la guerre, sont inutilisables.

Puis, sur le même tableau, se trouvent certaines données permettant de comparer la puissance des fusils.

Fusils

La guerre du Transvaal a confirmé pleinement les affirmations des théoriciens, qui déclarent que les fusils sont dix fois plus puissants que ceux qui ont été employés dans la guerre de 1870.

Actuellement on a armé des bataillons en Allemagne et en Autriche avec le fusil à fonctionnement automatique, de la manufacture la plus réputée, Mauser, n'ayant que 5 millimètres : le tireur n'a d'autre mouvement à faire que de presser sur la détente.

Ce fusil, au dire du professeur Hebler, est quarante fois plus puissant que celui de 1870, par conséquent huit fois plus puissant que les fusils actuels français Lebel.

Les conservateurs ne croient pas à la possibilité de diminuer le calibre du fusil jusqu'à 5 millimètres.

Mais le général Wille dit : « On a sans cesse affirmé l'impossibilité de réduction du calibre de 18 millimètres, et cependant on n'en est plus qu'a 6 millimètres. »

Rendons-nous compte de la révolution que l'introduction de ce fusil produira.

La vitesse initiale étant aux différentes distances de deux à six fois plus grande, la force de pénétration est trois à vingt fois plus grande.

Et ce qui est plus grave encore, la balle, au lieu de décrire comme trajectoire une parabole nettement dessinée, se meut en suivant une courbe si peu prononcée qu'elle se confond presque avec une ligne droite ; et cette ligne droite, étant sensiblement parallèle au sol, presque tous les hommes qui seront sur le parcours de la balle, sur une distance de 1.018 mètres, seront atteints sans avoir, comme précédemment, la chance que la balle leur passe par-dessus la tête.

En outre, chaque soldat portera avec lui assez de cartouches pour tirer contre 275 hommes, tandis qu'en 1870 il ne pouvait tirer que contre 80 hommes.

EFFETS DU TIR DE COMBAT

de l'Infanterie et des Mitrailleuses Maxim

Sur un tableau spécial sont représentés *les effets du tir de combat de l'infanterie et des mitrailleuses Maxim contre la cavalerie et contre l'artillerie* dans différentes formations. On comprend bien que si la connaissance de l'avantage formidable que donnent les nouveaux fusils et les tranchées aux défenseurs se répandait, la guerre devient impossible, et pour empêcher cette conviction de s'enraciner les militaires prétendaient pouvoir déloger l'infanterie ennemie par le tir de l'artillerie. Un coup d'œil sur le tableau démontre combien ces espérances sont mal fondées. Au Transvaal, l'on voit l'artillerie non seulement impuissante, mais souvent anéantie en quelques minutes, et ce n'est pas là un phénomène accidentel, mais la conséquence des nouvelles conditions de combat.

ENGINS AUXILIAIRES

Les engins auxiliaires contribueront notablement à augmenter la puissance des armes.

L'immense étendue de la ligne de bataille, la difficulté qu'offrent les attaques directes, en présence du feu actuel, qui a fait naître l'idée d'attaquer à la faveur de la nuit, la possibilité de tirer par-dessus des obstacles, tout cela a amené l'emploi non seulement des échelles et des ballons, — qui, par un temps clair, permettent de signaler le mouvement des troupes à une distance de 16 kilomètres, — mais aussi de moyens d'éclairage artificiels.

Le tableau montre en outre que les vélocipèdes, les pigeons messagers, les télégraphes et téléphones de campagne, les appareils optiques de jour et de nuit pour faire des signaux ou pour éclairer le champ de bataille, les instruments photographiques pour lever à grande distance le plan d'un terrain, les engins permettant d'observer les mouvements des troupes: échafaudages et échelles-observatoires, aérostats, etc., contribueront notablement à diminuer le nombre des cas où, faute de renseignements sur la position et les mouvements de l'ennemi, on ne pouvait l'attaquer en temps opportun et avec succès.

ARTILLERIE

Le tableau suivant nous renseigne sur l'artillerie.

Puissance des canons

Le général Langlois calcule que chaque pièce de campagne du type de 1891 possède une force destructive quinze à vingt fois plus grande qu'en 1870. Les pertes occasionnées par le feu des canons ont été dans la campagne franco-allemande de 7 0/0 des effectifs. Néanmoins, on est en train de remplacer ces canons, qui, logiquement, devraient plus qu'anéantir les contingents, par des canons à tir rapide dont la force destructive serait plus de deux fois plus grande.

Au dire du général Rohne, l'artillerie, grâce à la fumée, avait les yeux bandés ; aujourd'hui elle peut foudroyer l'ennemi sans discontinuer. On lance en quelques minutes autant de projectiles que jadis dans toute une journée de combat.

Projectiles

Le nombre le plus considérable des coups tirés par une pièce de campagne a été de 88, à Mars-la-Tour. Pour la guerre future, on prépare par pièce 347 projectiles. Néanmoins le général Langlois, les batailles devant durer plusieurs jours, demande qu'on ait 500 projectiles.

Guerre du Transvaal

Il est à noter que la guerre du Transvaal vient de confirmer à tous égards la théorie que l'infanterie, sans le concours de l'artillerie, ne peut être chassée de ses positions par un ennemi même très supérieur au nombre des défenseurs, et, en outre, elle confirme les calculsthéoriques que les défenseurs abrités subissent des pertes absolument insignifiantes s'ils se tiennent dispersés et abrités et ne s'approchent que quand le tir doit être suspendu à cause du danger pour les troupes allant à l'assaut.

Canons pneumatiques

Mais le Comité d'artillerie des États-Unis vient d'adopter un canon pneumatique de campagne pouvant lancer des obus remplis avec des quantités d'explosifs puissants infiniment plus grandes qu'aujourd'hui.

Ces résultats sont obtenus par une compression d'air dans un tube distinct, placé en dessous du canon ; cet air est comprimé par l'explosion d'une charge de poudre à canon ; il se rend ensuite par une chambre de communication à

l'origine même du tube servant au tir. Nous sommes là devant un phénomène nouveau dont il est difficile de calculer les conséquences.

Il faut ajouter que pour la marine un nouveau type de canon, dont la puissance est deux fois plus grande que celle des types les plus récents, est en train d'être expérimenté, et il n'y a pas de raison pour que les éléments qui ont servi à le créer ne soient pas utilisés aussi pour les canons de campagne.

LA CAVALERIE

Le tableau représentant la cavalerie a pour but de démontrer que les cavaleries ne se rechercheront plus, elles *se croiseront pour exécuter des dévastations*. L'exécution des reconnaissances rencontrera des difficultés immenses par suite de l'adoption de la poudre sans fumée, car elle essuiera de très loin le feu des vedettes ennemies, sans que la fumée du tir trahisse même la position des tireurs. De sorte que, le rôle de la cavalerie précisément comme « antennes » de l'armée étant devenu incertain, les armées en présence *ressembleront à des aveugles* n'ayant pour guides que des bâtons.

Depuis 1870, la rapidité de tir, la rasance, la pénétration, la vitesse de tir, le nombre des cartouches portées par les fantassins ayant augmenté *extraordinairement*, il devient impossible *d'admettre la possibilité des attaques victorieuses*. Général Rohne. — Major Kunz.

Fortifications de campagne

Sur le même tableau sont groupées les données concernant *les abris et fortifications de campagne*. Dans la guerre future, *la pelle changera la tactique* et, vu l'armement perfectionné actuel, elle deviendra elle-même une arme d'une immense importance... Pour prolonger la résistance, les tranchées contre les opérations offensives rendront souvent plus de services que les fortifications permanentes. Général Schlichting.

Grâce aux outils portés aujourd'hui par les hommes et les trains, les *plaines* peuvent devenir des forteresses puissantes. Général Todtleben.

Dans la guerre future, la pelle se montrera plus importante même qu'à Plevna. Major Kunz.

Dans les combats sur la Lisaine, du 15 au 18 janvier 1871, grâce aux retranchements, 48.000 Allemands, n'ayant que 142 canons de campagne, ont pu défendre victorieusement une ligne mesurant 35 kilomètres contre 131.000

combattants français, avec 415 canons, en leur infligeant une défaite sanglante. Les défenseurs allemands ont perdu 1.888 hommes; les assaillants, par contre, ont perdu 11.400 hommes.

Nous voyons des résultats encore plus convaincants dans la guerre du Transvaal.

TACTIQUE DE L'INFANTERIE

Un autre tableau concernant la *Tactique de l'infanterie* a pour but de faire comprendre que la tactique *autrefois* se basait sur l'*expérience des guerres* précédentes, les conditions de combat étant presque identiques. Aujourd'hui cette expérience ne peut servir; tout a changé : la tactique nouvelle devra se créer de toutes pièces. Cependant les règlements officiels ne diffèrent pas essentiellement de ceux adoptés autrefois, quand les fusils produisaient un effet *cent fois plus faible* (Colonel Mignot).

Avec les nouvelles armes, dans les conditions normales de combat, les pertes de l'assaillant, malgré tous les moyens tactiques inventés qu'on passe ici en revue, doivent être toujours six à huit fois plus considérables que les pertes éprouvées par des défenseurs abrités. Et la guerre du Transvaal confirme entièrement ces données théoriques.

En outre la guerre du Transvaal prouve qu'avec l'armement actuel toute *erreur tactique est devenue fatale;* il a suffi de quelques minutes *pour que des régiments presque tout entiers* soient détruits par le feu.

PLAN DE CAMPAGNE

Les conclusions qu'on peut tirer de ce tableau sont les suivantes :

Après avoir examiné l'état des frontières, les effectifs mis en présence, et avoir comparé la résistance économique de chaque pays, on voit que la période d'incertitude qui existait autrefois, et pendant laquelle le génie d'un commandant en chef pouvait jouer un grand rôle, a presque disparu.

Les armées se trouveront en présence l'une de l'autre dès le début de la campagne.

Le seul effet de la rapidité avec laquelle on fera la mobilisation sera de demander à l'organisme social, à la vie quotidienne, aux réservistes qu'on appellera sous les drapeaux, des efforts plus grands qu'ils n'en pourront fournir.

La France s'attendant, depuis trente ans, à être envahie a étudié et préparé tout le terrain pour la défense; tous les passages importants sont commandés par des forteresses et des camps retranchés renfermant des masses de troupes telles qu'on ne pourra songer à les tourner.

Du reste, si on étudie bien les campagnes précédentes, ce fait se trouve entièrement confirmé. En 1870, sur la Lisaine, 78.000 soldats allemands, avec 142 canons, après avoir élevé des tranchées, tinrent tête pendant des semaines à 131.000 Français avec 415 canons.

C'est donc un préjugé de croire qu'aujourd'hui comme autrefois la possibilité d'effectuer plus rapidement la mobilisation jouera un rôle décisif. — Les perfectionnements des armes et l'emploi de la pelle font qu'une troupe d'effectif plus faible pourra se défendre pendant des jours entiers contre un adversaire deux et même trois fois plus fort. — Ce fait a été formellement établi dans tous les combats de la guerre du Transvaal.

L'art d'élever des tranchées et d'augmenter leur résistance par des obstacles et fils de fer est bien plus perfectionné que dans le passé et pourtant, devant les retranchements improvisés de Plevna, toute l'armée russe est restée pendant quatre mois, subissant à chaque assaut jusqu'à 36 0/0 de pertes.

Voilà pourquoi le général von der Goltz dit avec raison que pour la mobilité des armées, les opérations de 1870 ne peuvent pas servir d'exemple. On doit s'attendre à une lutte acharnée dont le résultat sera qu'en suivant le mouvement des armées sur la carte, elles paraîtront immobiles, et il serait absurde de croire à la possibilité d'inégalités aussi grandes qu'en 1870.

Opérations franco-italiennes

En ce qui concerne les opérations *franco-italiennes* pour la France, l'occupation de Rome même ne pourra pas avoir une grande importance au point de vue du résultat sur le théâtre principal de la guerre. La France n'a donc qu'un intérêt, c'est de se défendre chez elle. L'Italie, de même, n'a aucun intérêt à s'exposer aux risques d'une action offensive, puisqu'il est certain que ses ressources économiques seront épuisées avant qu'elle puisse tirer parti d'un résultat quelconque de la lutte engagée entre la France et l'Allemagne.

Opérations franco-allemandes

Dans ces calculs, craignant d'être taxé d'exagération, nous nous sommes tenu au-dessous de la vérité — nous avons pris comme base que les pertes de l'assaillant seront seulement de 20 0/0 des effectifs engagés. — Et pourtant le nombre des canons a sextuplé en France et la force de chacun est quarante fois plus considérable qu'en 1870. La portée, la rasance et la précision ont augmenté la force des fusils cinq à dix fois.

En 1870, 180.000 Français seulement opérèrent, et en un mois et demi, ils mirent hors de combat 87.000 Allemands, principalement à coups de fusil, puis-

que l'artillerie française ne put presque pas agir. Donc les pertes infligées ont été de près de 50 0/0.

En supposant donc que les pertes, pour forcer les lignes de défense, seront seulement de 20 0/0, on est bien sûr de rester au-dessous de la vérité.

Il ne faut pas oublier que les grandes pertes de l'armée française dans la guerre de 1870 ne proviennent que des actions offensives.

Invasion de la France

Après avoir examiné le terrain sur lequel se placera la lutte, voici les résultats d'une invasion de la France par des troupes allemandes.

L'armée française, s'en tenant à la défensive, disposera encore de 1.160.000 hommes, les Allemands n'auront plus que 520.000 hommes pour procéder au siège de Paris.

Allemands.		Français.
80.000	Pertes dans les combats où forcément, de la première ligne on marcherait sur la seconde	40.000
100.000	Investissement et garnison de la place de Verdun	50.000
300.000	Investissement et garnisons des places de Laon, La Ferté et Reims	150.000
80.000	Pertes subies à la seconde ligne de défense et marche sur Paris	40.000
250.000	Couverture des derrières	»
50.000	Garnisons	»
120.000	Malades et égarés	60.000
980.000		340.000

Invasion de l'Allemagne

L'armée française d'envahissement de 2 millions 100.000 Français entrerait en Allemagne défendue par 1 million 200.000 hommes; les résultats seraient à leur tour funestes pour les Français.

Troupes allemandes.		Troupes françaises.
300.000	Investissement et garnisons des places de Metz et de Strasbourg	600.000
40.000	Pertes subies en forçant la première ligne de défense des Allemands	80.000
75.000	Investissement des places de Thionville, Bitche, Germersheim	150.000
»	Protection des derrières	150.000
»	Garnisons	50.000
60.000	Pertes subies dans les combats au cours des opérations ultérieures (marche sur le Rhin), malades et traînards	120.000
475.000		1.150.000

Opérations Germano-Austro-Russes

En ce qui concerne les opérations germano-austro-russes, en examinant toutes les combinaisons on arrive toujours à la même conclusion : qu'en présence des conditions techniques qui présideront à la guerre future, le but de celle-ci ne sera pas atteint. Et le général von der Goltz a raison de dire :

« Les ressources économiques seront taries avant que les forces armées soient épuisées, car les opérations, en France, doivent forcément avoir un caractère traînant. Une guerre contre la Russie ne pourrait, dans aucun cas, se terminer en une seule campagne; il en faudra toujours plusieurs pour arriver à un résultat quelconque. *On peut prédire que les guerres ne pourront se terminer autrement que par la complète destruction* (Vernichtung) *de l'un, ou l'épuisement entier des deux belligérants.* »

Conclusions

Devant ces faits, on est en droit de dire que lorsque Hamlet considérant un crâne disait : « Être ou ne pas être », il n'avait en vue que la loi invariablement appliquée par la nature à la personnalité humaine. Mais poser la question en ces termes pour résoudre le sort de la société et de nations entières, pour des motifs puérils, car il n'en existe pas aujourd'hui d'autres, ce serait plus que de la légèreté.

EFFECTIFS DES ARMÉES

En examinant le tableau représentant les effectifs des armées on arrive facilement à cette conclusion que, comme l'a dit au Parlement allemand le chancelier de l'Empire, comte général Caprivi, les peuples sont réellement atteints de la rage des nombres. En comparant les effectifs des armées on ne peut que répéter aussi l'affirmation du maréchal de Moltke que : « l'on ne verra plus se renouveler des guerres de Cent ans, de Trente ans ou même de Sept ans ».

Plus un instrument est compliqué, plus doivent être intelligents ceux qui le mettent en œuvre et les ouvriers qui s'en servent.

Et pourtant le professeur Coumès dit : « Pour commander l'infanterie sur le champ de bataille, il faut tellement de savoir qu'il n'est pas *une armée* où sur 500 officiers, on en trouve 100 *capables* de conduire une compagnie au feu ».

Mais, même en admettant que cette appréciation soit par trop pessimiste, on se demande néanmoins ce qu'il se passera pendant la guerre future, puisque la poudre sans fumée et les fusils perfectionnés permettent de mettre hors de combat des proportions immenses d'officiers sur le champ de bataille.

Sur le même tableau, par des graphiques dont les chiffres sont empruntés aux plus grandes autorités militaires, on s'est efforcé de montrer quels seraient les résultats d'une bataille, aujourd'hui que l'emploi de la poudre sans fumée ne permet plus de préciser ni le nombre de l'ennemi, ni les positions des défenseurs et des assaillants. Et la conclusion de ces études est celle même du général von der Goltz, quand il dit : « La bataille future est un sphinx dont personne n'a encore deviné l'énigme ». On voit ainsi combien sont fondées les opinions des spécialistes sur la durée de la guerre, opinions que l'on peut résumer ainsi :

Général von Janson : chaque attaque durera deux jours.
Général Langlois : 500 obus par pièce, cinq jours.
Capitaine Nigotte : 15 jours.
Fritz Hœnig, écrivain militaire : retour au temps des sièges.
Général Leer : la guerre durera plus d'un an.

A la fin de la guerre de 1870, il n'y avait plus à la tête des bataillons que des officiers subalternes et même des feldwebels. Dans une division, il ne restait qu'un seul capitaine. Que sera-ce avec la poudre sans fumée et les hommes dressés spécialement pour massacrer les officiers ?

INFLUENCE DES ARMES NOUVELLES

sur le caractère des blessures et moyens de secourir les blessés.

En ce qui concerne l'influence des armes nouvelles sur le caractère des blessures, le tableau traitant ce sujet est malheureusement peu consolant.

Les balles des petits calibres à des distances moyennes des combats occasionnent, en comparant leurs effets avec les balles des fusils de 11 millimètres, des blessures plus graves dans 25 0/0 des cas, presque identiques dans 15 0/0 et plus légères dans 60 0/0. Par contre, à de très petites distances, les balles modernes produisent des effets explosifs.

En ce qui concerne les pertes probables en hommes dans la guerre future, nous voyons d'abord que dans la guerre du Chili, alors que les anciens fusils ne mettaient hors de combat que 34 0/0 de l'effectif, les nouveaux fusils Mannlicher à petit calibre en ont mis 82 0/0, c'est-à-dire ont causé des pertes deux fois et demie plus fortes. En outre, la proportion des tués a été deux fois et demie plus forte. D'autre part, le tir du fusil à petit calibre Mannlicher, dirigé contre des tirailleurs à la distance de 600 mètres, produisait des effets meurtriers dans les réserves situées à des distances de 1,000 à 1,600 mètres en arrière de la chaîne. Dans la guerre du Transvaal, nous voyons que les défenseurs ne sortent jamais

de la passivité et les assaillants se retirent avant d'être arrivés aux zones meurtrières ou se rendent, dès qu'ils se trouvent inopinément à la limite, attendu qu'ils ne sont pas en état de supporter le feu, tellement il est meurtrier; par suite, les pertes ne sont pas considérables comme nombre, quoique immenses si on les compare aux résultats obtenus.

Quant aux atrocités nouvelles qu'on n'a encore vues dans aucune guerre, nous laissons parler le docteur Port, médecin général de l'armée bavaroise. Dans la brochure *Faites justice aux victimes de la guerre*, il met en évidence qu'on sera forcé d'élever des remparts de cadavres et de blessés.

En voici la raison, dit le docteur Port : « Quand on creuse un fossé pour se défendre, on n'a pas le temps de creuser d'autres embranchements de ce fossé par derrière, ce qui fait que les hommes arrivant au secours des embusqués auront à parcourir des endroits absolument découverts. Il est évident qu'ils franchiront ces distances aussi vite que possible; ils sauteront dans les fossés avec précipitation sans se préoccuper ni des blessés ni des hommes bien portants qui s'y trouvent. Aussitôt que ces fossés seront comblés de morts, on sera bien forcé de les évacuer en jetant les cadavres à la surface de la terre. On ne pourra les placer derrière le fossé, car cela rendrait difficile l'approche des renforts; il faudra donc, nécessairement, les placer devant soi, et dans ces conditions ces cadavres serviront à consolider le parapet. Si un blessé se trouve mêlé aux morts, son sort n'en sera que moins lamentable; une balle ennemie ne tardera pas à mettre fin à ses souffrances, tandis qu'en restant dans le fossé son agonie serait longue et douloureuse. »

Quant aux moyens de secourir les blessés pendant la guerre future, il est clair que le célèbre professeur Billroth avait raison quand il disait que, pour être en état de donner aux blessés les soins nécessaires, le personnel sanitaire devrait avoir un effectif égal à celui des combattants.

Aussi, à la question : Sera-t-il possible d'éloigner les blessés durant le combat? il faut malheureusement répondre par un non catégorique.

Les blessés ne pourront être recueillis que trop tard. Anciennement on emportait les blessés, mais de nos jours les porteurs et les blessés seraient tués. Les blessés seront abandonnés à eux-mêmes. Au Transvaal, où le monde entier a envoyé ses ambulances, où par conséquent il y a au moins vingt fois plus de secours qu'on n'en pourra avoir dans une guerre entre grandes puissances, quand des millions d'hommes seront alignés, nous voyons que l'état des victimes des armes et des maladies est malgré tout épouvantable.

INFLUENCES NOUVELLES

devant théoriquement augmenter les pertes.

Sur un seul tableau on a réuni toutes les données concernant *les influences nouvelles devant théoriquement augmenter les pertes.*

La fumée ne forme plus un nuage devant les hommes en les empêchant de viser.

Aujourd'hui, en épaulant le fusil et tirant droit devant soi, tout le terrain sur une distance de 700 mètres sera balayé comme par une faux.

En 1870, il fallait trois fois déterminer la distance et trois fois changer le pointage en hauteur.

La façon de diriger les coups pour atteindre l'ennemi sur toute l'étendue de la surface battue par le tir est devenue comme une sorte de gymnastique, et le soldat arrive à l'exécuter machinalement.

Et, avec cela, le soldat porte sur lui un nombre de cartouches double de celui qu'il avait en 1870.

Le tir est deux à trois fois plus rapide qu'en 1870. Aussi nous voyons qu'au moment critique, au Transvaal, les balles produisent l'effet d'une grêle serrée s'abattant sur une nappe d'eau.

En outre, les balles sont lancées avec une telle force que chaque balle peut traverser plusieurs corps; le choc contre un objet dur déchire l'enveloppe et les débris se transforment en projectiles qui foudroient à leur tour.

L'Artillerie, aveuglée par la fumée, avait les yeux bandés. Aujourd'hui elle peut foudroyer l'ennemi visible sans discontinuer.

Chaque canon à tir rapide représente une force quarante fois supérieure au modèle de 1870. Le nombre des pièces a été en outre augmenté. La France, par exemple, possède un nombre de canons six fois plus grand qu'en 1870 et avec chacun de ces canons, actuellement, on peut lancer, en quelques minutes, autant de projectiles qu'on en tirait autrefois pendant toute une journée de combat, et cela avec une précision de tir remarquable. A 1,828 mètres les canons mettent quatre projectiles dans un seul et même trou.

Des mitrailleuses lancent une grêle de balles et ont encore cette faculté qu' « *elles ont beau tirer, la direction donnée à leur ligne de mire au commencement du tir ne change pas* ».

Grâce à cette propriété, le succès du tir des mitrailleuses ne dépend ni de *l'excitation nerveuse* du tireur, ni de *la difficulté de voir le but.*

Pour observer le terrain et mesurer les distances afin de mieux utiliser les armes, les échelles et ballons joueront un rôle important.

Des bêches, des haches et des pioches entrent dans l'équipement de l'infanterie. Les instructions recommandent de se retrancher toujours, à moins d'ordre contraire.

Les plaines deviendront des forteresses imprenables, grâce aux outils, aux réseaux de fils de fer et au grand nombre de troupes spéciales du génie.

A Plevna les assauts furent exécutés contre des fortifications improvisées, défendues par des soldats turcs peu instruits et armés de fusils fort inférieurs, et pourtant les pertes moyennes ont été de 36 0/0. Elles atteignirent dans certains régiments 62 0/0.

Des réseaux de fils de fer constituent un moyen de défense formidable et qui ne peut, comme la guerre du Transval le prouve, être écarté autrement qu'en les coupant avec des pinces, opération absolument impossible si le défenseur a encore des munitions.

Etablis derrière des abris et pouvant déployer toute la puissance de leur feu contre l'ennemi, les défenseurs, avant que les positions qu'ils occuperont soient reconnues, tiendront l'ennemi longtemps sous leur feu, impunément, et ensuite n'éprouveront que des pertes huit à vingt fois plus faibles qu'eux. On ne peut plus infliger à l'ennemi un désastre.

L'infanterie qui aura supporté pendant une demi-journée le feu destructeur d'aujourd'hui sera réduite à l'impuissance, et, en raison de l'espace énorme occupé par l'armée, les réserves qui arriveront à la fin de l'action ne seront plus fraîches. En outre, sur la ligne de retraite, des tranchées seront établies.

La conduite des armées, selon toute probabilité, sera très défectueuse.

Les règlements ne sont exécutables qu'aux manœuvres. Ils sont purement théoriques et prennent pour le feu ce qui fait seulement du bruit, mais ne tue pas. Pourtant on introduira dans les rangs 300 à 600 0/0 de réservistes. Le professeur Coumes dit : « On ne trouvera pas un officier sur cinq capable de conduire une compagnie au feu. » L'armée active, après la formation de nouveaux cadres, sur un officier permanent aura trois officiers de réserve ayant oublié tout ce qu'ils ont jadis connu imparfaitement.

Le coude à coude au combat est remplacé par la dispersion des troupes.

Les frontières fortifiées permettent de résister à l'ennemi avec des forces bien moindres et de compenser ainsi tous les avantages d'une mobilisation plus rapide.

Tous les passages les plus importants sont commandés par des forteresses et des camps retranchés capables de renfermer des masses de troupes telles qu'on ne puisse songer à les tourner.

Pendant trente années on s'est préparé à la guerre, les régions frontières ont été étudiées pour la défense.

Les renseignements fournis par les espions et reconnaissances ne pourront être que très vagues. Des tireurs d'élite précéderont les armées pour empêcher les reconnaissances.

Les troupes s'entourent, sur une vaste étendue, de petits corps francs pour empêcher le ravitaillement et couper les communications de l'ennemi. La découverte et la destruction de ces petits corps, dont nulle fumée ne trahira la présence, présentera de grandes difficultés.

Le fusil actuel est une arme de partisan. Même un faible corps de troupes embusqué peut agir d'une façon très efficace à de grandes distances. Devant l'assaillant, les partisans reculeront et fatigueront l'ennemi en le forçant à se déployer, puis s'éloigneront.

Les deux partis disposeront de moyens d'attaque et de défense qui seront presque identiques et les forces numériques seront sensiblement égales.

Les peuples souffrent de la « folie du nombre » de soldats, avec la même intensité. — (Général Caprivi, chancelier de l'Empire allemand.)

Les blessés vont périr non seulement des suites de leurs blessures, mais tout bonnement de faim et de soif, les batailles devant durer des journées entières.

Il deviendra tellement difficile de faire vivre les troupes et de les abriter que dans les rangs de l'armée les maladies feront plus de victimes que les batailles les plus sanglantes. La guerre de 1870 nous en donne une preuve évidente.

La guerre future sera une lutte qui se livrera derrière des positions fortifiées et, par là même, sera très longue.

Comme l'expérience de la guerre du Transvaal le prouve, les différences des pertes ne peuvent être assez grandes pour qu'un parti se déclare vaincu.

La guerre se terminera parce que la machine militaire se sera disloquée pour des causes économiques et sociales.

Le général allemand von der Goltz dit :

« Les ressources économiques se tariront avant que les forces armées soient épuisées; car les opérations, en France, doivent forcément avoir un caractère traînant. Une guerre contre la Russie exigera plusieurs campagnes avant d'aboutir à un résultat quelconque. *On peut prédire que les guerres ne pourront se terminer autrement que par la complète destruction* (Vernichtung) *de l'un, ou l'épuisement entier des deux belligérants.* »

GUERRE NAVALE

ET

INTÉRÊTS COLONIAUX

La guerre navale est représentée par une série de tableaux destinés à fournir les éléments indispensables qui permettront de dire, en toute connaissance de cause, si l'appareil destiné à la guerre navale n'a pas ceci de commun avec celui qu'on emploiera sur terre, qu'il dépasse de beaucoup les besoins pratiques : et si, au premier usage qu'on en fera dans un combat, il ne sombrera pas en entraînant dans les profondeurs de la mer des milliards détournés du travail des peuples et des milliers de vies humaines.

On étudie ensuite la question de savoir si les augmentations croissantes des flottes par les États continentaux proviennent de la seule cause qu'a si bien exprimée le chancelier Caprivi par ce mot : « Zahlenwuth » (la rage des nombres).

Ce n'est pas tout : il faut encore poser cette question : les dépenses affectées à la construction de types de bâtiments de guerre toujours plus parfaits, qui se succèdent avec une telle rapidité, ne constituent-elles pas une charge absolument improductive ? et n'est-on pas en droit d'exiger que ce mouvement s'arrête? Et encore, l'absurdité devenant par trop évidente, les gouvernements, sous la domination de l' « idée force » de la rage des nombres, sont obligés, pour justifier leurs dépenses, d'inventer des prétextes; ainsi, pour expliquer les dépenses consacrées aux flottes, on fait miroiter aux yeux des peuples la nécessité de nouvelles conquêtes coloniales, de la défense du commerce national. Et puis on fait miroiter encore les avantages de nouveaux marchés dans la Chine et autres pays orientaux. Il faut donc voir si ces raisons, qui servent de prétextes pour l'augmentation des flottes, résistent à un examen sérieux appuyé par des chiffres.

COMPARAISON DES NAVIRES

Le tableau de comparaison des navires et les aquarelles exposées nous démontrent d'abord que, pendant des milliers d'années, les changements étaient insignifiants ; aujourd'hui les innovations se succèdent si rapidement qu'un navire est reconnu impropre à servir le lendemain de sa construction.

LUTTE DE L'ARTILLERIE

contre la cuirasse

Un autre tableau nous montre les luttes de l'artillerie contre les cuirasses et nous voyons comment les cuirasses d'année en année deviennent plus épaisses et plus résistantes ; mais, aussitôt qu'un type est admis comme impénétrable, surgissent des canons encore plus puissants.

En vingt ans le poids des canons est devenu 25 fois plus fort, et la puissance du projectile, en tenant compte de son poids, est devenue 30 fois plus grande, et même 120 fois, si l'on considère qu'il est chargé de substances explosives. Et cette lutte est loin d'être finie. — Elle continue et continuera.

Torpilles et torpilleurs

Ensuite sur le même tableau nous donnons un court résumé de la lutte des torpilles et torpilleurs contre les bateaux de guerre, et le résultat de ces études est que, d'après des expériences faites en France, un torpilleur qui s'est approché à 400 mètres d'un cuirassé le coulera à fond ; mais, s'il est aperçu plus tôt, c'est lui qui sera coulé ; comme l'effectif des torpilleurs est de trois à sept fois supérieur à celui des cuirassés, la perte d'un grand nombre des premiers ne peut être mise en comparaison avec celle d'un cuirassé, dont l'équipage est trente ou quarante fois plus nombreux et la valeur autant de fois plus grande ; on peut en conclure que les milliards dépensés pour la construction des cuirassés sont fort exposés.

Les sous-marins

Puis nous passons à l'examen d'un autre ennemi des classes modernes, les navires sous-marins, lesquels, selon les déclarations au Parlement français du Ministre de la Marine et au Parlement anglais du Premier Lord de l'Amirauté, donnent des résultats si remarquables qu'on peut dès maintenant considérer les milliards dépensés pour la construction des cuirassés comme gaspillés en pure perte.

COMBATS ENTRE NAVIRES ISOLÉS

Escadres et Flottes

Dans le tableau représentant le combat entre les navires isolés, les escadres et les flottes, il nous a fallu d'abord représenter les opérations des navires à voiles pour démontrer que ces vaisseaux en bois possédaient, par rapport aux moyens d'attaque d'alors, une résistance proportionnellement infiniment plus grande que les navires blindés d'aujourd'hui. C'était presque exclusivement l'abordage qui décidait l'affaire, comme à terre la baïonnette.

Aujourd'hui le navire le plus puissant, recouvert de la cuirasse la plus épaisse et la mieux disposée, peut toujours être attaqué avec succès par une artillerie relativement faible ; il suffira d'un seul obus traversant sa cuirasse, pour lui causer les plus graves avaries. Selon les spécialistes les plus autorisés, il n'existe qu'un seul type de bâtiment de combat capable de supporter les coups terribles de la nouvelle artillerie ; c'est un navire à bordages peu élevés, n'ayant presque pas de parties sortant de l'eau et dont le pont est au-dessous de la ligne de flottaison.

Guerre Hispano-Américaine

Et, en ce qui concerne les bateaux actuels, la Guerre Hispano-Américaine de 1898 peut nous servir d'exemple.

Les navires espagnols ont été anéantis : les dégâts éprouvés par les bâtiments américains ont été " insignifiants " par suite de l'infériorité du matériel espagnol trop défectueux, quoique construit de 1890 à 1896. Entre flottes d'égale valeur, les spécialistes ne doutent pas que l'anéantissement mutuel n'eût été complet.

La force vive de la bordée lancée en une minute par les navires de combat actuels s'élève jusqu'à 466.000 tonnes-pieds. L'expérience des guerres passées ne fournit même pas de point de comparaison qui permette d'apprécier l'effet destructeur de cette force terrible. Mais, néanmoins, si l'on en juge par les combats passés et la justesse de tir des canons à tir rapide, on arrive forcément à cette conviction que pas un homme ne restera vivant sur le pont d'un navire ni dans les parties insuffisamment cuirassées.

La force destructive des projectiles des canons à tir rapide est si grande que les parties non cuirassées sont détruites ; les dangers d'incendie sont considérables ; les mécanismes pour gouverner et faire manœuvrer les signaux seront brisés : bref, les amiraux Werner, White et autres affirment qu'avec les moyens actuels de destruction, les bâtiments d'aujourd'hui ne supporteront pas plus d'un seul combat sérieux.

Les expériences prouvent en outre qu'avec la vitesse de marche des navires actuels, avec la force de leurs canons, avec la vulnérabilité de leurs parties non cuirassées, avec le danger qu'ils courent d'être coulés à fond par une torpille habilement lancée, on aura rarement besoin de recourir au coup d'éperon, mais que, si cette nécessité se présentait, la probabilité est que l'attaquant et l'attaqué couleront tous deux.

LA DÉFENSE DES COTES ET LE BOMBARDEMENT

Sur un autre tableau, nous avons représenté l'utilité ou plutôt l'inutilité pour beaucoup d'États des flottes pour la défense des côtes et le bombardement. Il suffit, pour ce court aperçu, de rappeler que l'amiral Hollmann, ministre allemand de la marine, a dit : « Pour défendre nos côtes, nous n'avons pas besoin de la flotte. Il y a d'autres moyens : des forts, des défenses sous-marines de différentes sortes, et enfin des troupes de réserve pour repousser les débarquements. Il va de soi que, dans ces conditions, l'ennemi peut causer de sérieux dommages sur divers points de la côte. Les villes peuvent être exposées au bombardement, mais nullement le pays dans son ensemble. »

Il n'en résultera aucune diminution des ressources immédiates dont le gouvernement dispose pour faire la guerre, et toutes les villes de la côte pourraient subir un bombardement sans que la marche des événements en fût modifiée.

Batailles futures

Ayant ensuite passé en revue un autre motif qui pousse à la construction des flottes, et examiné leur emploi dans les batailles, nous avons d'abord dû faire des tableaux représentant l'avenir d'après les expériences des manœuvres, et le résultat prouve que sir Andrew Clarke avait absolument raison de dire que les manœuvres actuelles sont absurdes, et seulement bonnes à augmenter encore la confusion, déjà très grande, des idées, et à causer des catastrophes dans l'avenir. Des images et opinions exposées, il appert que, tout ce que ne couvre pas une cuirasse épaisse étant balayé du pont par les projectiles des canons à tir rapide, et des milliers d'éclats de fer volant avec une vitesse énorme, traversant les ponts et les cloisons, les bateaux actuels ne sont bons à rien. Aussi l'amiral Werner dit qu'un bateau de guerre doit sortir à peine de l'eau, et être complètement cuirassé, si l'on ne veut pas commettre un véritable suicide.

L'ensemble de ce tableau nous a conduit aux conclusions suivantes sur les batailles futures.

L'énormité des forces amenées au combat rendra leur mise en œuvre impossible, car chaque unité de combat lance par minute 400,000 pieds-tonnes

de projectiles; en outre, le choc des torpilles, lancées de part et d'autre, sera tellement puissant que, si elles éclatent dans l'eau, même à une grande distance d'un bâtiment, il sera coulé; l'éclat d'un projectile dans l'intérieur asphyxierait les hommes par les gaz dégagés. En outre, l'expérience des manœuvres enseigne qu'il n'est souvent pas possible de distinguer l'adversaire du frère d'armes, la fumée de la poudre et des cheminées formant des nuages. Et, pour comble, le célèbre inventeur Maxim fabrique des canons pouvant lancer des projectiles remplis de 1,000 kilogrammes de matières explosives. A toutes ces affirmations désolantes, il faut encore ajouter qu'on ne peut pas être sûr que, demain, les canons à dynamite ne seront pas employés dans les combats. Un écrivain autorisé, le capitaine Moch, considère même ce problème comme déjà résolu. Et les sous-marins paraissent être arrivés à une perfection telle qu'ils seront en état de prendre part au grand drame — disons mieux — à la tragédie de la guerre navale future !

QUESTION DES CROISIÈRES

et la guerre de course

Nous avons dû composer un tableau spécial pour traiter de la question des croisières, de la guerre de course et pour établir s'il y a moyen de protéger les bâtiments de commerce, parce que les auteurs les plus autorisés disent que la prochaine guerre sera une guerre industrielle et les croiseurs et bateaux subventionnés qu'on changera en croiseurs auront pour règle de suivre de loin les bâtiments de commerce, de s'en approcher la nuit et de les couler avec leur chargement, équipages et passagers, puis de s'en aller chercher ailleurs d'autres navires à détruire.

Eh bien, il résulte de ces calculs et données qu'aucun État n'a assez de forces pour pouvoir bloquer tous les ports contenant les bâtiments ennemis et capturer ceux qui se trouvent au large, et le secrétaire d'État pour la marine des États-Unis dit avec raison qu'une douzaine de navires semblables au croiseur « Columbia » arrêteraient le commerce de tout pays, dans les conditions actuelles de protection des relations commerciales. Par suite, ces navires empêchent toute attaque de la part d'un ennemi ayant des intérêts commerciaux, quelles que puissent être ses prétentions, et l'importance de sa flotte cuirassée ou l'agressivité de sa politique étrangère : il faut donc être réellement par trop optimiste pour croire à la possibilité de maintenir pendant la guerre les communications maritimes.

Le convoyage des navires de commerce n'est possible que par le beau temps; la surveillance des routes qu'on prescrirait aux bâtiments de commerce,

par des navires de guerre qui croiseraient en permanence sur ces routes, exigerait, d'après la déclaration de l'amiral Hornby au Parlement anglais, 556 croiseurs.

Les Compagnies d'assurances refuseraient d'assurer les bâtiments et, si l'État prenait le risque sur lui, les navires ne trouveraient plus à recruter leurs équipages que parmi les chercheurs d'aventures, puisque les bons éléments auront été incorporés dans les marines de guerre.

INTÉRÊTS COLONIAUX

En présence des terribles dangers qui menacent les flottes, que l'on a indiqués sur les tableaux consacrés à la guerre navale, et du peu d'influence qu'elles auront sur l'issue des luttes qui pourraient être engagées entre puissances continentales, les Gouvernements ont été accusés de jeter dans le gouffre des constructions navales des milliards, au lieu de subvenir plutôt aux besoins insatiables des masses.

Alors, pour justifier cette augmentation des flottes, d'autres arguments ont été mis en avant : d'abord la défense des intérêts commerciaux. Pour se rendre compte de la valeur de cet argument, il suffit de regarder les trois séries d'images représentant le tonnage des vaisseaux de commerce à vapeur et à voiles et puis de guerre, appartenant aux puissances principales.

Les chiffres suivants sont très instructifs :

Si on représente les flottes commerciales réunies et les bateaux de guerre, chacune de ces unités par le chiffre 100, on peut se rendre compte de la valeur de cet argument.

Nombre de navires marchands et de navires de guerre, exprimé en pour cent du total des bâtiments de chaque puissance :

	Escadres de guerre.	Marine marchande.
Angleterre	33 0/0	76,0 0/0
France	29 0/0	7,4 0/0
Russie	14 0/0	2,4 0/0
Allemagne	9 0/0	9,1 0/0
Italie	6 0/0	1,3 0/0
Total	100 0/0	100 0/0

Ces chiffres démontrent combien l'argument évoqué est faible. La Russie, dont la marine marchande vaut 2,4 0/0, possède une flotte de guerre six fois plus considérable en pour cent, environ trente fois en valeur, et ayant infiniment plus d'hommes d'équipage.

D'ailleurs, la protection des vaisseaux de guerre n'est point nécessaire, — et du reste ne pourrait pas être efficace, — en ce qui concerne le commerce avec les États européens, avec les colonies de ces États situées dans d'autres parties du monde, pas plus du reste que pour le commerce avec les États civilisés du nouveau monde. Si l'on fait abstraction du commerce avec ces contrées, on trouve que le restant du commerce maritime, avec certains États de l'Amérique du Sud, de l'Afrique, de l'Asie, est tout à fait insignifiant.

En ce qui concerne l'importance de la navigation des États continentaux de l'Europe, si l'on élimine tout le trafic maritime avec les États civilisés, avec lesquels il est impossible d'admettre des accaparements qui seraient tout bonnement des actes de piraterie, ce qui reste ne constitue qu'un faible pour cent du total. C'est cette fraction de la navigation de chaque État qui pourrait, en cas de troubles ou de droits, éprouver la nécessité de recourir à la protection des bateaux de guerre.

Les partisans de l'état actuel des choses disent que l'accroissement énorme de la population européenne et l'envahissement simultané de ses marchés par les produits de l'industrie, qui a pris des proportions colossales, risquent de faire, des intérêts économiques, l'une des principales causes des conflits futurs. Ces raisons poussent les grands États à rechercher des colonies et des marchés dans des pays lointains, pour y déverser le trop-plein de leur population et du produit de leur industrie manufacturière.

Il faut d'abord observer qu'il n'existe plus sur notre globe de territoires n'appartenant pas à des États constitués et valant la peine d'être occupés pour en faire des colonies, et l'examen de la valeur des intérêts commerciaux prouve, de la manière la plus péremptoire, que les bénéfices auxquels peuvent prétendre les États qui font justement le plus d'efforts pour augmenter leurs flottes sont tellement insignifiants qu'il est déraisonnable de parler d'un « profit national » ou d'un « but national ».

Avant tout, il faut se rappeler que les avantages que la métropole peut retirer des colonies en achetant leurs produits ne peuvent être considérables. Les producteurs ne vendront pas leurs produits à un autre prix que celui des marchés, et même si on voulait commettre cette injustice, il serait bien difficile de les contraindre à céder leurs marchandises à des prix inférieurs.

On pourrait peut-être dire que l'avenir sera plus favorable à ce point de vue. Eh bien, non, les chiffres du tableau montrent que cela est très peu probable.

Le problème a été posé encore d'une autre manière. Quels sont les bénéfices que la métropole peut retirer des exportations? On a pris pour base des calculs tendant à établir ces bénéfices, qu'ils représenteront relativement à la valeur des marchandises exportées,

Pour les métaux et machines.....	15 0/0
Pour les tissus et les objets manufacturés.....	10 0/0
Pour les produits alimentaires.....	10 0/0
Pour les autres articles.....	15 0/0

Et cet examen du chiffre des bénéfices démontre qu'ils sont loin d'être l'équivalent des sacrifices faits, et ce qui est plus remarquable encore, c'est que les États colonisateurs, comme l'Angleterre, la France, la Hollande, ne possèdent que quelques colonies d'une importance capitale, et ce sont précisément ces colonies-là qui ne peuvent donner matière à litige et les colonies nouvelles de ces États, comme les colonies de la Russie, de l'Allemagne, de l'Italie, n'ont presque aucune valeur et ne rembourseront jamais les sacrifices que ces États s'imposent pour les conserver.

Mais, pour justifier des dépenses insensées, on a créé une autre fable encore, qu'on fait miroiter devant les yeux du peuple. On lui dit que dans l'Extrême-Orient, en Chine, vivent des centaines de millions d'hommes dont on pourra tirer des profits inouïs, immenses, sans se rendre compte que cette Chine est un trompe-l'œil, un mirage et non une réalité. Examinons donc les échanges commerciaux présents et futurs dont se leurrent les hommes d'État.

La Chine a importé, en 1898, des marchandises pour une valeur de 811 millions de francs; elle a exporté ses propres produits pour une somme de 654 millions de francs. Ces chiffres prouvent que les échanges ne sont pas très considérables, bien que les droits perçus sur les articles européens ne puissent dépasser 5 0/0 de leur valeur, et qu'en y ajoutant 2 1/2 0/0 de droits de douane intérieurs, nous n'obtenions encore qu'un total de 7 1/2 0/0.

Si l'Allemagne exporte en Chine, elle paye 7 1/2 0/0 de la valeur des marchandises, tandis que les Chinois exportant en Allemagne doivent payer 18,6 0/0, c'est-à-dire presque trois fois autant. Le total des droits d'entrée en Chine n'a pas dépassé la somme de 30 millions de francs; les droits d'exportation, par contre, ont fourni un total de 35 millions, les droits de cabotage ont donné 8 millions de francs et ceux de l'opium 16 millions.

Nous voyons par là que les importations en Chine sont très peu imposées.

Le tableau ne s'occupe que des exportations chinoises ; car, pour recevoir en échange de chinoiseries de l'argent européen, point n'est besoin de flottes, de ports ou de faveurs du gouvernement du Céleste-Empire. Et quant aux exportations de l'Europe, si la France n'envoie en Chine que pour 5 millions de francs et la Russie pour 12 millions, tandis que l'Allemagne y importe pour 50 millions, ces différences notables ne sont évidemment pas dues aux influences politiques, mais aux lois qui régissent la concurrence, puisque les droits d'entrée sont uniformes pour toutes les nations qui importent en Chine.

Les principaux articles du commerce chinois, pour 1897, exprimés en millions de francs donnaient :

Opium	112	Pétrole	52
Cotonnades	312	Houille	15
Tissus	21	Machines	11
Sucre	40	Fer	10
Riz	60		

Cela nous montre que les cotonnades, l'opium, le riz et le pétrole jouent le principal rôle dans le commerce de ces pays.

Si l'on prend comme base des calculs qui doivent établir le montant des bénéfices résultant de l'importation en Chine des marchandises européennes, et si l'opium donne 20 0/0, les cotonnades, les tissus et le fer 10 0/0, le sucre et le riz 5 0/0, et la houille et le pétrole 4 0/0 de bénéfices, nous trouvons que le bénéfice total à partager entre les nations européennes s'élève à 65 millions de francs.

Et en déduisant l'opium, qui n'est pas précisément une denrée européenne, mais d'origine plutôt orientale, nous voyons que tout le butin, si c'en est un, à partager, se compose de 33 millions de francs pour les cotonnades et tissus, et de 10 millions de francs pour tout le reste.

Dans tous les cas, c'est une bien maigre pitance.

En attendant, l'Angleterre, la Russie, la France, l'Allemagne et les États-Unis entretiennent, dans les eaux chinoises, des cuirassés et des croiseurs, dont le tonnage total est de 274,000 tonnes, et elles dépensent pour l'entretien de ces flottes environ 79 millions de francs. Les bâtiments japonais qui se trouvent dans ces mêmes eaux jaugent ensemble 52,000 tonnes, ce qui porte le tonnage total des flottes réunies en Extrême-Orient au chiffre formidable de 326,000 tonnes.

L'Angleterre, la France, la Russie, l'Allemagne et l'Italie payent, en outre, chaque année un total de 82 millions de francs de primes à différentes messageries maritimes. Bref, nous avons à mettre en regard un bénéfice possible, en déduisant l'opium, de 43 millions de francs, et un total de dépenses de 161 millions : ce qui fait que la perte s'élève à 118 millions.

CONSÉQUENCES

ÉCONOMIQUES ET FINANCIÈRES

Une autre série de tableaux permet d'apprécier pourquoi les ressources économiques prendront fin avant que les forces armées soient épuisées; l'appel sous les drapeaux de presque toute la population civile capable de porter les armes produira de telles perturbations intérieures que le manque de ressources financières et économiques déterminera une misère épouvantable, la banqueroute des belligérants, même des révolutions.

L'examen des budgets, l'évaluation de ce que coûtera la guerre future — en tenant compte des différences qui existeront entre cette guerre d'une part et les guerres franco-allemande de 1870 et russo-turque de 1877 de l'autre — le prouvent.

Les guerres ne pouvant donc se terminer autrement que par l'épuisement complet des deux adversaires ou par un cataclysme social, il fallait démontrer pour quelles raisons la paix ne serait guère plus facile à conclure pour les vainqueurs que pour les vaincus; que les résultats obtenus par les vainqueurs ne compenseraient pas leurs sacrifices et que le désarmement de leurs troupes présenterait en outre de sérieuses difficultés, surtout chez les vaincus, la conclusion de la paix pouvant être suivie d'une révolution intestine.

A la fin, on a réuni des faits de nature à prouver que la paix armée, telle qu'elle existe, n'est autre chose qu'une guerre déguisée et que cette situation, passée à l'état chronique en Europe, pèse sur elle de deux manières : elle engloutit d'une part une grande partie des capitaux liquides, c'est-à-dire de l'ensemble des épargnes nationales, en les transformant en armements; d'autre part, elle empêche ces capitaux de contribuer au développement du commerce, de l'industrie, des agents de la productivité; elle empêche aussi les impôts de diminuer, et, par cela même, elle développe le socialisme et l'anarchisme à un tel point qu'elle finira par faire voler en éclats l'ordre social actuel.

L'ALIMENTATION PENDANT LA GUERRE

Le tableau de l'alimentation pendant la guerre est de première importance.

Le premier effet de la guerre sera le renchérissement des produits alimentaires.

Les blés russes manquant, les communications par mer devenant, sinon impossibles, du moins fort coûteuses, la production intérieure, par suite du retrait de presque tous les bras valides et des meilleurs chevaux, devant forcément diminuer, les producteurs et détenteurs de denrées auront tout intérêt à garder leurs réserves. L'élévation du prix des vivres devra donc être énorme et pourra, avant qu'un résultat décisif soit atteint, amener des révolutions et la cessation de la guerre.

Les chiffres comparés de la production et de la consommation pour les deux pays les plus intéressants sous ce rapport, la France et l'Allemagne, sont fort instructifs.

Mais les moyennes donnent seulement une faible image des calamités qui se produiront.

Il faut prendre en considération que dans les provinces industrielles de l'Allemagne, par exemple, le manque de nourriture se fera immédiatement sentir; car les agriculteurs ne pourront fournir, en froment, seigle et orge, que l'excédent de la consommation locale, qui est, comme les chiffres le montrent, presque nul.

Mais il faut prendre encore en considération que les calamités qui pourront être causées par le manque de céréales augmenteront d'année en année par suite du développement rapide de l'industrie.

Les chiffres suivants, représentant le nombre de jours sur lesquels s'est étendu le déficit, nous en donneront une idée.

	1888-1891	1894-1895
Allemagne	18	31
France	21	41
Angleterre	66	76
Italie	38	8
Autriche	—	15

Les chiffres des excédents et manque de viandes et autres aliments démontrent naturellement que, justement, les pays dans lesquels les blés manquent le plus sont aussi les moins favorisés sous le rapport des autres aliments.

Il faut donc s'attendre à un renchérissement formidable des subsistances.

Les importations manquant, la production agricole, souffrant du manque de bras, de chevaux et de perturbations diverses, forcément diminuera sa production et par contre, la valeur de l'argent devant également se déprécier par suite des émissions de papier-monnaie exigées pour la conduite de la guerre,

qui, comme le prouve l'exemple du Transvaal, sera très longue et coûteuse, les détenteurs des produits alimentaires auront tout lieu de compter sur une hausse fort considérable et, la spéculation aidant, on arrivera à des pillages et catastrophes terribles.

Pourra-t-on, dans ces conditions, continuer la guerre jusqu'au moment où elle donnerait quelque résultat ?

Afin de répondre à cette question, il faut prendre en considération les opinions émises sur la durée de la guerre.

Le comte de Caprivi, chancelier de l'Empire allemand, dit : « Quand des millions d'hommes seront engagés, il est impossible de supposer que quelques batailles puissent amener un résultat décisif. »

Le feld-maréchal de Moltke dit : « On ne verra pas se renouveler la guerre de Trente ans, ni celle de Sept ans. Néanmoins, quand des millions d'hommes s'aligneront, il est difficile d'admettre que la question se résolve par quelques victoires. »

Le général Leer dit : « La guerre durera d'un à deux ans. »

Le général comte de Caprivi, chancelier de l'Empire allemand, dit encore : « Si l'armée française est battue et se réfugie dans ses forteresses, il est très probable que l'investissement n'aura lieu que sur un front de Paris, et, dans ce cas, le siège peut durer toute une année, comme à Sébastopol. »

Le réorganisateur de l'armée turque, chef des ingénieurs et pionniers de l'armée allemande, le général Von der Goltz, dit : « Les ressources économiques prendront fin avant que les forces armées soient épuisées ; car les opérations, en France, doivent forcément traîner en longueur. Une guerre contre la Russie ne pourrait dans aucun cas prendre fin en une campagne ; il en faudra toujours plusieurs pour arriver à un résultat quelconque. *On peut prédire que les guerres ne pourront se terminer autrement que par la complète destruction* (Vernichtung) *de l'un ou l'épuisement entier des deux belligérants.*

ET PUIS ?

La paix ne serait guère plus facile à conclure pour les vainqueurs que pour les vaincus. Pour les uns, les résultats obtenus n'égaleraient pas les sacrifices subis ; en outre, le désarmement des troupes, dans les villes et provinces où la majorité de la population se compose de socialistes, présenterait de sérieuses difficultés ; et, pour les autres, cette paix serait suivie d'une révolution intérieure à laquelle n'échapperait qu'un seul pays, la Russie, dont l'organisation est encore relativement primitive.

GRAVITÉ D'UNE INTERRUPTION DU TRAVAIL

Le tableau « Gravité d'une interruption du travail » a pour but non seulement de montrer les conséquences générales d'une interruption du travail, mais aussi l'importance de ce phénomène pour chaque État.

Les agriculteurs, vu la plus-value de leurs produits, souffriront relativement peu : par contre, les industriels et commerçants, dont la production dépend des importations et des exportations aussi bien que de la consommation, seront fortement éprouvés.

Eh bien, le nombre des agriculteurs est en 0/0 de la population :

En Russie	86 0/0
En Autriche	60 0/0
En France	42 0/0
En Allemagne	38 0/0

En Allemagne, le nombre d'agriculteurs est non seulement le plus faible, mais en outre il a diminué depuis 1870, de sorte que tout l'accroissement de la population, qui atteint 16 millions d'hommes, est aujourd'hui occupée ailleurs et doit vivre en achetant des aliments. Par conséquent, la résistance de l'Allemagne depuis 1870 a diminué de 70 0/0, et ce mouvement s'accentue de plus en plus ; outre cela, le centre de gravité a passé des campagnes aux villes. En 1866, les revenus de la population rurale figuraient pour 55 0/0 du revenu national ; en 1894, ils figurent seulement pour 32 0/0. — Nous voyons par là que la trop grande présomption, s'il y en a, n'est pas fondée. Il faut dire aussi qu'il y a beaucoup d'écrivains qui se rendent bien compte de la gravité de ces changements survenus.

Paul Voigt (1898, *Preussische Jahrbücher*) dit :

« Une forte diminution des exportations entraînerait pour l'Allemagne une forte diminution des importations ; ce serait une catastrophe aussi terrible que la guerre de Trente ans. Le peuple allemand serait pour toujours rayé des grandes nations ; son existence politique même serait peut-être détruite et il tomberait sous le joug de la Russie ! »

Cet horoscope n'est point exagéré. En classant la population par professions et en montrant sa situation vis-à-vis du commerce extérieur dans deux périodes différentes, 1882 et 1895, on voit que le nombre d'ouvriers augmente sans cesse, mais dans une proportion moindre que le commerce extérieur.

Mais, outre la diminution du commerce extérieur, d'autres circonstances encore produisent une interruption du travail, et notamment le manque et renchérissement des combustibles.

Les mines fermeront complètement ou l'extraction, dans tous les cas, diminuera fortement. Dans les mines de charbon travaillent presque exclusivement

des hommes qui seront appelés sous les drapeaux. Des données exactes nous apprennent que sur 100 mineurs travaillant dans les charbonnages de la Silésie, 86 seront appelés sous les drapeaux.

Et la situation n'est pas meilleure dans les autres pays.

De tout l'ensemble de ce tableau il résulte qu'une guerre amènerait aujourd'hui des perturbations épouvantables, et spécialement qu'une guerre provoquée par l'Allemagne, par suite de son industrialisation rapide équivaudrait à un suicide.

Et pourtant c'est du côté de l'Allemagne qu'ont surgi les difficultés qui ont fait que la conférence de la Haye n'a pas abouti à des résultats plus satisfaisants.

PERTURBATIONS FINANCIÈRES

Le tableau *Perturbations financières* commence par faire voir les modifications qui se sont produites dans les trente dernières années, et le résultat de l'examen prouve qu'elles sont plus d'une fois et demie plus importantes que pendant les soixante-dix années précédentes : aussi les perturbations que la guerre produira ne se laissent même pas comparer à celles qui eurent lieu pendant la guerre de 1870.

Les émissions de valeurs, jusqu'à 1871, se montaient à 100 milliards, tandis que de 1871 à 1894 elles se montent à 175 milliards de francs. En admettant que la baisse des valeurs ne soit que celle subie par les valeurs prussiennes au commencement de la guerre de 1870, les pertes seraient de 85 *milliards* de francs.

Que se passera-t-il le jour de la déclaration de guerre, ou plutôt du commencement des hostilités, puisque toute probabilité est que la guerre éclatera subitement, sans déclaration, sous prétexte de prévenir un envahissement? Nous pourrons nous en faire une très faible idée en voyant la panique causée en 1886 par la crainte de voir éclater la guerre entre la France et l'Allemagne; elle fut plus intense, plus générale qu'au moment de la guerre de 1870.

Non seulement l'existence des États sera en jeu, mais la guerre, avec les millions d'hommes qu'on mettra en mouvement, sera tellement coûteuse, que les gouvernements n'auront d'autre moyen de pourvoir aux nécessités de la situation que par de nouvelles émissions. En outre, l'estimation approximative de la vente forcée des valeurs appartenant aux personnes incapables de fournir des garanties supplémentaires, en admettant que la centième partie des émissions seulement soit endettée ou grevée d'obligations, monterait à 11 milliards. Mais, pour se rendre compte de l'importance de ce phénomène il nous faut évaluer les dépenses qu'exigera la guerre future.

Le général Jung évalue à 9 millions par jour les dépenses que ferait la France, l'*Avenir militaire* à 10 millions par jour; l'ex-ministre Schæffle évalue à 32 milliards de francs celles que feraient en neuf mois l'Allemagne et la France. Ces chiffres d'estimation sont trop vagues pour pouvoir nous satisfaire, mais nous avons un autre moyen d'appréciation pouvant nous donner l'idée d'un minimum, et, notamment, la moyenne fournie par les dépenses extraordinaires faites par la Russie en 1877, par journée de soldat mobilisé; mais c'est un minimum. 864.000 hommes seulement ont été entretenus en 1877. Dans les guerres futures, les contingents seront trois fois plus nombreux. Plus les masses seront grandes, plus l'entretien de l'unité coûte cher. De plus, les prix dans l'Europe centrale sont forcément plus élevés que dans la Bulgarie, pays exportateur de blé et de bétail. Il faudra aussi mieux vêtir, nourrir et loger les officiers et les soldats que ne l'a fait l'armée russe en 1877-1878.

Des calculs faits par chapitre pour évaluer ces dépenses, il suit que pour entretenir deux armées il faudra par jour à :

l'Allemagne	25 1/2	millions de francs.
l'Autriche.....	13	—
l'Italie.....	13	—
la France.....	25 1/2	—
la Russie.....	28	—

Il faudra donc à ces cinq États par jour 105 millions de francs. Les spécialistes les plus sérieux sont unanimes à dire que la guerre sera très longue. La guerre du Transvaal confirme à tous égards ces prévisions. Mais en admettant que la guerre ne dure qu'un an seulement, il faudra à :

l'Allemagne.....		10 1/2	milliards.
l'Autriche		5 1/2	—
l'Italie.....		5	—
la France.....	près de	11	—
la Russie.....	près de	12	—

En tout donc au moins 44 milliards.

Mais comment pourront-elles se procurer ces sommes?

Les réserves accumulées pour la guerre sont absolument insignifiantes et, comme les guerres de 1870 et 1877 le prouvent, des emprunts ne pourraient se aire qu'à un taux excessivement onéreux.

La France en 1870 a accordé à Morgan un taux de 10 0/0 d'intérêt, et l'emprunt n'a pas été couvert; l'Allemagne a offert 6 0/0 et l'emprunt de 100 millions de thalers n'a pas été couvert. La Russie, en 1877, a offert plus de 6 0/0, et l'emprunt n'a pas été couvert non plus..

Pour subvenir aux besoins de la guerre, les États n'auront, par conséquent, d'autre ressource que d'émettre des assignats.

MISÈRES ÉCONOMIQUES

qu'entraînerait une guerre entre grandes puissances

Le tableau *Misères économiques qu'entraînerait une guerre entre grandes puissances* fait voir que le travail s'arrêtera par suite de l'interruption des communications et des demandes, sauf pour les exigences militaires.

La guerre privera des millions d'hommes de leur pain quotidien. D'autre part, le prix des vivres augmentera démesurément, par suite du manque d'arrivages, et les classes ouvrières seront exposées à la famine. On ne pourra donc plus compter sur une perception régulière des impôts. Et pourtant, pour des millions de soldats, on aura besoin de sommes colossales pour faire la guerre.

Les premiers besoins des gouvernements pour la mobilisation et les dépenses militaires immédiates, en prenant comme base de calculs l'étalon des dépenses de la Russie pendant la guerre de 1877-78, seront :

Pour la France	306	millions.
— la Russie	336	—
— l'Allemagne	306	—
— l'Autriche	156	—
— l'Italie	156	—

Et puis les dépenses nécessaires par jour seront de :

Pour la France	25,5	millions.
— la Russie	28,0	—
— l'Allemagne	25,5	—
— l'Autriche	13,0	—
— l'Italie	12,8	—

Mais où prendra-t-on des sommes aussi considérables?

Ni l'Autriche, ni l'Italie, ni la Russie ne peuvent compter trouver assez de capitaux liquides chez eux.

La France et l'Allemagne ne peuvent non plus espérer pouvoir faire des emprunts pendant la guerre, sauf à un taux usuraire. Pour continuer la guerre, les États seront forcés de recourir à une émission de papier-monnaie, ce qui ruinera les détenteurs de valeurs.

Tous, les particuliers comme les sociétés constituées (caisses de retraites, compagnies d'assurances, etc.) et les rentiers, verront se modifier profondément leurs conditions d'existence. La prédiction du célèbre socialiste Engels se réalisera : la guerre changera tout l'ordre social existant.

Mais le sort des citoyens qui n'ont d'autres moyens d'existence que leur salaire journalier sera bien plus épouvantable.

Les vivres renchériront.

A une époque où les armées n'avaient qu'un cinquième de l'effectif présent, le ministre Stein calculait que pendant la guerre les vivres coûteraient le triple du prix ordinaire.

On ne peut donc pas douter que les peuples voudront utiliser leurs épargnes, et cela d'autant plus qu'ils craindront de les perdre, en cas de défaite, et l'importance de ce fait se voit aux chiffres suivants :

	Sommes dues en millions.	Nombre des livrets en millions.
Allemagne	6.911	9,5
France	4.740	7,6
Autriche	3.698	4,3
Italie	1.879	4,6
Russie	1.186	2,2
Total	18.414	28,2

On doit donc 18 milliards de francs à vingt-huit millions de dépositaires.

Mais les caisses d'épargne pourront-elles payer?

Les sommes déposées ont été transformées presque entièrement en emprunts d'État et ont servi à préparer les armements et, si les caisses d'épargne ont quelques autres valeurs, elles seront irréalisables au moment de la déclaration de guerre.

La mobilisation exigeant une dépense de 1,258 millions de francs, toutes les ressources disponibles du Gouvernement seront immédiatement absorbées, mais en même temps la mobilisation suspendra subitement le fonctionnement de toute la machine sociale.

Dès le début de la guerre, la vie économique serait suspendue : le manque de pain, de viande, de combustible se ferait sentir : la plupart des fabriques seraient sans commandes et la majorité des travailleurs sans salaires. Par conséquent, pour subvenir aux besoins et par crainte des catastrophes qu'entraînerait la guerre, toutes les épargnes accumulées seraient réclamées aux caisses, et la faillite des gouvernements serait la conséquence.

Il faut remarquer que les ressources qui pourraient aider les ouvriers à supporter la diminution ou la disparition des salaires ne peuvent pas être considérables.

Le tableau montre qu'en Allemagne 99 0/0 d'ouvriers touchent des salaires faibles; seulement 7/10 pour cent reçoivent des salaires moyens et 1/10 pour cent des salaires élevés.

Les revenus de différents groupes de contribuables en Autriche démontrent que la situation des ouvriers n'est nullement meilleure.

Les ouvriers vivent très péniblement. Les salaires diminuent et les prix de consommation ont fortement augmenté.

Quant à la France, d'après des Essarts, ses revenus atteignent 8 milliards de francs provenant de ce que possède la nation, plus 15 milliards qui représentent le produit de son travail.

Les revenus des capitaux ou bien diminueraient beaucoup, ou même cesseraient totalement.

Il y a 10 millions de salariés, sur lesquels 44 0/0 de femmes qui gagnent près de 30 0/0 de la somme totale des salaires du prolétariat.

La population renferme environ 5 0/0 de pauvres qui, en temps de paix, ont besoin de la charité.

En temps de guerre, le nombre des nécessiteux augmentera, attendu que les plus importantes branches de la production nationale sont celles des objets de luxe et de modes, dont naturellement la vente se trouvera suspendue.

Même en temps normal, le nombre des personnes sans travail est très considérable en France.

En Russie les salaires sont très faibles et les ouvriers vivent misérablement. La crise qu'entraînerait une guerre éprouverait donc les classes ouvrières de la façon la plus désastreuse.

En Russie, en temps de paix, les cultivateurs et propriétaires terriens, en raison du bas prix des produits agricoles, arrivent à peine à joindre les deux bouts.

Il est donc à craindre que les effets de la guerre produisent une telle crise économique et une telle diminution des forces productives que la guérison du mal serait très longue.

En Italie, le salaire moyen d'un ouvrier rural peut être évalué à 1 lire par jour et la population ouvrière vit dans la misère la plus affreuse.

Le professeur Pederzolli dit que 27 millions d'Italiens n'ont d'autre ressource que leur salaire et que 3 millions n'ont aucune occupation définie, tandis qu'environ un demi-million ne vivent que de la charité publique. Beaucoup d'individus vivent de ce que leur procurent les nombreux touristes qui visitent l'Italie, et qui, pendant la guerre, manqueront complètement.

Tout cela conduit à dire que, les épargnes étant englouties par les armements, les classes ouvrières n'auront aucune ressource pour résister aux désastres causés par la guerre : une grande partie ne pourrait que mourir de faim si la guerre se prolongeait.

Dans un autre tableau sont représentées les pertes que la déclaration de guerre ferait éprouver aux classes qui détiennent les valeurs par leur baisse.

Ces pertes s'élèvent à 86 milliards de francs.

Mais ces pertes se répartissent entre nations et individus inégalement selon qu'un État est emprunteur ou prêteur.

Des sommes fort considérables de valeurs étrangères sont placées en France et en Allemagne.

Dans ce dernier pays, on estime que les valeurs étrangères atteignent

15 milliards, sur lesquels les Allemands auront à subir des pertes en plus de celles qu'ils subiront sur leurs propres valeurs.

Et. si on se demande quels seront les résultats de la guerre pour les gouvernements, la réponse est fort simple.

La dépendance réciproque économique des peuples et leurs relations sont devenues tellement étroites qu'une guerre, dont la durée serait aussi grande que le prédisent les généraux Moltke, Leer, Blume, von der Goltz, prédictions confirmées par la guerre du Transvaal, produirait des cataclysmes sans que les convoitises du vainqueur fussent satisfaites. Par contre, des révolutions sont très probables. On peut facilement armer des millions d'hommes ; mais la Commune de 1871 prouve que la tâche de les désarmer est autrement difficile. Et ce sera surtout le cas en Allemagne où les élections parlementaires montrent que dans beaucoup de provinces et surtout celles qui auront le plus à souffrir de la guerre à cause de leur industrialisation, la majorité des électeurs est socialiste.

L'INDUSTRIALISATION MODERNE

Les deux tableaux « L'Industrialisation moderne des États », font voir que ceux qui peuvent se leurrer encore de l'espoir qu'une guerre entre grandes puissances pourrait encore être supportée par les nations, s'ils calculent ce qu'elle sera dans un avenir prochain, devront se dire : *Lasciate ogni speranza.*

En comparant la population mâle de 20 à 50 ans en milliers d'âmes avec les effectifs des forces de terre en temps de guerre, on voit :

qu'en France.....	45 0/0
en Allemagne.....	37 0/0
en Autriche.....	27 0/0
en Russie.....	20 0/0

seront appelés sous les drapeaux et il faudra en même temps enlever aux travaux productifs une quantité de chevaux de :

en Russie.....	340 mille ;
en Allemagne	334 mille ;
en France.....	308 mille ;
en Autriche.....	173 mille ;
en Italie.....	75 mille.

Et que se passera-t-il alors dans les pays ?

Le nombre de bras exigés par l'agriculture, grâce à l'emploi des machines et de l'électricité, devient de jour en jour plus petit. Nous voyons que le nombre d'hommes occupés dans les champs a diminué et continuera à dimi-

nuer; en Allemagne, en 1882, il y avait 19,2 millions d'agriculteurs et seulement 18,5 en 1895.

Tout le surcroît de la population a dû chercher un emploi productif dans l'industrie et le commerce : il l'a trouvé et continuera à le chercher.

Mais comme l'industrie et le commerce pendant la guerre forcément s'arrêteront presque, les perturbations grandiront de jour en jour.

Les chiffres de l'aspect que présentera l'Allemagne en 1905 et 1915, en admettant que dans l'industrialisation se maintienne la même proportion que de 1875 à 1895, sont sous ce rapport fort instructifs.

Voici quelques chiffres comparatifs entre 1875 et 1915 :

Nombre d'hommes occupés, en milliers	1875	1915
Mines et carrières	698	1841
Métallurgie et machines	741	2030
Produits chimiques	93	334
Tissus	926	1062
Papiers, cuirs et bois	651	1292
Alimentation	693	1500
Habillement, modes	1053	1834
Matériaux de construction	795	3085

Que se passera-t-il pendant la guerre? Plus dans un pays l'agriculture est intensive, plus les perturbations occasionnées par l'appel des paysans sous les drapeaux seront grandes.

Le nombre des tonnes métriques pour un ouvrier agricole est le suivant :

En France	5,7.
En Allemagne	5,3.
En Autriche	2,7.
En Italie	2,2.
En Russie	2,2.

L'industrie s'arrêtera : 1° par suite de l'appel des patrons et ouvriers sous les drapeaux ; 2° par suite du manque du combustible et de l'interruption des communications ; 3° par suite de la diminution des demandes de la consommation intérieure ; 4° par suite de la diminution des importations et des exportations.

Les chiffres et images contenus dans ce tableau donnent le nombre d'ouvriers occupés dans les branches principales de l'industrie et montrent dans quelle proportion elle dépend des importations et exportations : ces chiffres ne laissent aucun doute sur l'importance des calamités qu'amènerait une guerre.

CONCLUSIONS

Les paroles du plus puissant monarque de la terre : « La course aux armements est injuste et absurde » ont reçu une confirmation éclatante par la guerre du Transvaal.

La véritable chimère, la véritable utopie, ce n'est pas de résoudre les conflits par un tribunal arbitral obligatoire : c'est la *guerre* entre grandes puissances. Les perfectionnements l'ont rendue *impossible*, elle n'aboutirait qu'à des cataclysmes.

En présence d'un tel péril, il est nécessaire de s'assurer si une entente internationale sincère ne s'impose pas, non seulement au point de vue de l'humanité, mais de l'intérêt commun de tous les peuples civilisés. La *guerre*, par suite du développement simultané des moyens de production uniquement possible pendant la paix et des moyens de destruction, de la puissance formidable des engins de meurtre, par suite aussi de la durée très grande que lui assignent toutes les autorités militaires, d'où résulteraient, étant donné l'enchevêtrement des relations internationales, des perturbations économiques excessivement graves, la *guerre* est devenue impossible.

Le secrétaire d'État Brodrick a déclaré au Parlement anglais que la guerre du Transvaal a prouvé que des troupes *se tenant sur la défensive*, armées d'engins modernes, peuvent résister longtemps à des *adversaires beaucoup plus nombreux* et leur infliger des *pertes énormes*. Par conséquent, tout espoir d'*invasion profitable* et qui satisfasse les convoitises, cause de la guerre, *devient illusoire :* les paroles du rescrit convoquant la Conférence de la Haye : « *La course aux armements est injuste et absurde* » reçoivent une confirmation éclatante.

Ce qui se passe dans l'Afrique australe nous impose donc le devoir d'étudier ce qui se passerait si les grandes Puissances avaient fait pareille expérience de l'emploi des armes et procédés de guerre modernes. En examinant les conditions d'une invasion — ce qui arriverait quand les deux armées, aux frontières, avançant, reculant sans cesse, s'immobiliseraient — on se convaincra que la vie na-

tionale serait suspendue à l'intérieur; que la misère, la ruine économique s'ajouteraient aux désastres causés par la guerre ; que l'on n'aboutirait finalement qu'à des accommodements boiteux ou à des révolutions.

Autrefois il n'existait d'autre moyen de contrainte que la Force : aujourd'hui, s'il existait un tribunal d'arbitrages, il suffirait d'exclure une nation des conventions internationales pour exercer cette contrainte. Voilà pourquoi les armements constituent un crime de lèse-humanité.

Aussi, le plus grand service qu'on puisse rendre à l'humanité, c'est d'étudier profondément les conditions nouvelles de la guerre et les résultats qu'on peut en espérer. Quand on sera bien convaincu de l'*impossibité de résoudre par la guerre* les questions internationales, le désarmement s'imposera peu à peu par la force des choses.

Et alors, quand le plus grand nombre de ces millions d'hommes, qui maintenant, pendant des années, s'occupent seulement d'exercices militaires stériles, travailleront ; quand on emploiera une grande partie des centaines de millions dépensés aujourd'hui pour les entretenir à soulager les misères des peuples, alors l'aspect des sociétés changera et l'humanité reconnaissante bénira ceux qui auront contribué à amener ce résultat.

---

533. — L.-Imp. réunies, Motteroz, Directeur
7, rue Saint-Benoît, Paris.